



Du voyage comme terrain et du voyage sur le terrain : Une itinérance entre expérience et récit

Communication présentée au colloque : « A travers l'espace de la méthode :
les dimensions du terrain en géographie » (Arras, 18-20 juin 2008).

Florence BOYER
Chargée de recherche
UMR201 « Développement et Sociétés »
Université Paris I-Panthéon Sorbonne / IRD

Dans les études sur les mobilités et les migrations, la dimension du voyage, du mouvement est peu présente au profit d'une analyse des conditions de départ, d'installation ou des conditions de circulation. Pourtant, voyage et mouvement sont deux moments, deux pratiques sans lesquels il ne peut y avoir migration. L'usage peu fréquent du voyage dans l'étude des migrations peut être imputable à la distinction établie généralement entre ces deux termes : alors que la migration implique un changement de domicile, un processus de dé-installation / réinstallation, le voyage est conçu comme une visite, c'est-à-dire un moment spécifique au cours duquel, la personne est hors de son domicile. Or dans la migration, ce moment hors du domicile est aussi présent, situé entre deux installations. Ainsi, nous définirons simplement le voyage comme un mouvement dans l'espace et dans le temps, les deux étant fortement associés.

Le voyage met en jeu des figures de l'espace localisables : l'ici, le là-bas et éventuellement l'ailleurs. Ces figures spatiales sont potentiellement reliées par des lignes déjà parcourues, connues et maîtrisées ; c'est le cas notamment de l'ici et du là-bas. L'ailleurs repose plus sur l'inconnu, sur une ligne qui le relie à ici, mais qui n'a pas encore été parcourue ; l'ailleurs fait plus appel à l'imaginaire. Il est possible de définir plus précisément ces trois figures spatiales, dans la mesure où elles sont très fortement en relation avec le voyage. L'ici implique une immédiateté de la conscience – que l'on retrouve exprimée simplement dans l'expression ici et maintenant -, c'est-à-dire une expérience de l'espace qui s'effectue dans l'immédiateté, dans la coprésence. Le là-bas est une projection dans l'espace localisable, c'est-à-dire un espace circonscrit à travers une projection de la conscience hors du sujet. Inversement, l'ailleurs s'inscrit dans le champ des possibles de la localisation. Ces trois positionnements qui sont autant de situations spatiales permettent de circonscrire le voyage, comme la migration ; voyage et migration relient en effet, ces situations spatiales.

Dans cette présentation, je me propose de reprendre ces trois situations spatiales pour questionner la position des différents acteurs de ce que l'on nomme *un terrain*, qui plus est un terrain portant sur la question des migrations. Par acteurs du terrain, j'entends bien sûr le chercheur lui-même, celui qui est à l'origine de cette construction, mais aussi l'ensemble des personnes qui se trouvent impliquées dans sa construction : ceux qui sont observés, interrogés, rencontrés... De ce terrain, je ne retiendrais que les éléments principaux, utiles à la compréhension de mon propos. Il porte sur la pratique de migrations circulaires de la part d'une population touarègue du Niger, migration entre leur campement et la ville d'Abidjan en Côte d'Ivoire. Après une période assez longue d'observation et d'entretiens dans les campements nigériens, j'ai suivi un groupe de migrants lors de leur voyage jusqu'à Abidjan, avant de résider un moment dans cette ville avec eux, puis de revenir au Niger.

L'objectif est d'interroger la position du chercheur et en particulier les voyages qu'il est amené à effectuer sur/pour son terrain, en regard de la pratique du voyage par les migrants.

Dans le cadre de telles migrations circulaires, c'est-à-dire où les allers-retours se répètent tout au long de la vie active du migrant, l'ici et le là-bas constituent les deux situations spatiales. Elles sont interchangeables selon la position spatiale du migrant : ici est aussi bien dans un campement au Niger que dans le quartier de Port-Bouet à Abidjan, de même que ces deux lieux peuvent devenir là-bas. Là-bas implique une familiarité, une connaissance, que l'on retrouve par la circulation.

Face à cela, qu'en est-il du chercheur ? Dans un premier moment, ce qui va advenir comme terrain n'est qu'une construction théorique et méthodologique qui relève de l'ailleurs. Dans la construction de cet ailleurs-terrain, le rêve, le mythe même, peuvent se mêler aux hypothèses scientifiques et aux objectifs de recherche. Puis, ce terrain donne lieu à un premier voyage, il devient expérience de recherche et sa situation spatiale évolue. D'ailleurs, il est un là-bas dont la connaissance et la maîtrise s'acquiert au fil des voyages qui se répètent, un peu comme ceux des migrants circulaires. Une certaine familiarité s'établit envers les lieux, envers certains individus : il est possible de parler d'appropriation non au sens d'appropriation scientifique d'un terrain, mais au sens d'une construction individuelle et sociale établie sur les pratiques et les représentations d'un espace et d'une société.

Cette première description de la position des acteurs du terrain est assez simple et mécanique : elle permet un repérage de chacun en fonction de sa localisation et de ses pratiques et représentations de l'espace.

Sur la base de cette première description, la notion d'itinérance nous permet d'aller plus loin dans la compréhension des positions spatiales. L'itinérance peut s'appréhender comme une mise en évidence de la distance et de l'écart, c'est-à-dire qu'au-delà de la situation spatiale, elle permet de décrire le rapport à l'extériorité. D'une certaine manière, des points communs apparaissent entre les formes de l'itinérance développées par les migrants et celles mises en place par le chercheur, qui s'interroge sur ces mêmes migrants. L'écart peut se définir comme la manifestation concrète de la distance qui sépare : il se manifeste sous la forme de métrique topographique et topologique. Il met en exergue une contradiction apparente entre une réalité inhérente à l'espace (la distance) et une réalité inhérente à la société (la sociabilité). Pour reprendre les travaux de J. Lévy, un dispositif de métriques permet de définir l'écart : il s'agit du contact et de la relation. Le contact renvoie à une forme d'intimité sociale, d'entre' soi, alors que la relation renvoie à une situation de dialogue social et spatial et à la relation à l'autre. D'un côté nous sommes dans l'ordre du même, d'un autre côté dans celui de l'autre.

Reprenons l'analyse de la position du chercheur sur son terrain par rapport à ces notions et toujours en regard d'un terrain qui porte sur les migrations et le voyage. Dans le cas qui nous concerne, le chercheur est avant toute chose un étranger : étranger par rapport au pays dans lequel il effectue son terrain et étranger par rapport à la société qu'il observe. Le migrant, quant à lui, est étranger par rapport aux espaces, aux sociétés qu'il traverse au cours de son voyage, comme il est étranger par rapport à la société du lieu où il s'installe.

Chacun assume une position d'étranger, mais n'a pas les mêmes motivations de se trouver là. Pris dans ses contraintes et choix méthodologiques et théoriques, le chercheur tente de mettre en place une situation de contact avec ceux qu'il observe ; il est dans une position de recherche de l'intimité sociale et spatiale, c'est-à-dire qu'il aspire à l'entre' soi : il aspire à une réduction, voire une

élimination de l'écart. Toutefois, à ce niveau, nous nous situons dans un horizon des possibles, c'est-à-dire que même si l'installation dans la société contribue à créer de la proximité, il reste impossible de se fondre, de disparaître en tant qu'étranger et en tant que chercheur. On ne peut devenir l'autre, même si l'on s'attache à répéter les gestes, apprendre les mots de l'autre. Pour preuve, nous nous retrouvons généralement avec une place assignée, un rôle particulier dans cette société mise sous observation : ce rôle n'existait pas avant notre arrivée et il disparaîtra lors de notre départ.

Pour poursuivre dans ce parallèle entre chercheur et migrant, ce dernier s'installe lors de son voyage dans une relation avec les sociétés qu'il traverse, de même que lorsqu'il est parvenu à destination. Il se positionne dans une relation dialogique qui peut aller de l'ignorance à l'empathie. Par rapport à ce que nous avons pu observer, ces migrants se situent dans une position dialogique intéressée, c'est-à-dire que les relations sont réduites au strict minimum, développées uniquement lorsque cela s'avère nécessaire, essentiellement dans le cadre des actes commerciaux liés à l'activité.

Le chercheur est alors pris d'un côté entre une volonté de contact avec ceux qu'il étudie, et d'un autre côté, une volonté d'imitation de la relation que les migrants ont avec la société d'accueil, notamment parce qu'il s'interroge aussi sur le sens de cette relation. S'inscrivant dans une logique de mimétisme, il tente d'adopter la position, la situation de ceux qu'il observe. Pourtant cette situation est à bien des égards intenable. Nous aboutissons à une relation triangulaire : face aux migrants, le chercheur est un étranger qui recherche le contact, tente de construire intimité spatiale et sociale, sans pouvoir y parvenir. Face à la société d'accueil de ces migrants, il est aussi un étranger autant parce qu'il adopte la même position que ces migrants, que parce qu'il ne recherche pas la compréhension de cette société.

La relation que le chercheur a avec son terrain, est marquée par cette ambivalence entre contact et relation. La recherche du contact, c'est-à-dire d'une intimité sociale et culturelle, amène à un certain isolement par rapport à ce qui ne relève pas du terrain. Le chercheur choisit ceux avec lesquels il crée une situation de contact et construit une situation dialogique avec les autres. Ce caractère enfermant que revêt le terrain fait d'autant plus de lui un construit ; le chercheur identifie ce qui est et ce qui n'est pas de son terrain, il choisit.

La poursuite de cette itinérance, tout au long de situations de recherche, en fonction des interactions entre le chercheur et son sujet, amène à s'interroger sur la mise en récit, plus précisément sur la mise en forme des données et leur écriture. A une volonté d'empathie et de contact succède la mise à distance et la mise en relation d'un ensemble de données. Une situation dialogique se construit entre un corpus de données, un corpus méthodologique et théorique, et une mise à l'écrit. Cette mise en récit suppose une reconstruction de l'écart, qui s'exprime par l'expression classique *mise à distance nécessaire avec le terrain*.

Cette reconstruction de l'écart est assez artificielle, dans la mesure où le chercheur est censé passer de l'empathie à l'objectivité, afin de rendre compte d'une réalité. Pourtant le terrain, en particulier, est une expérience, expérience scientifique et personnelle, ce dernier élément rendant difficile le passage à un regard froid et distancié.

La figure du passeur peut cependant, servir à décrire cet autre voyage qu'est le moment de la construction d'un discours nouveau, discours scientifique, par les codes qu'il emploie, mais qui n'est ni directement le corpus théorique, ni l'expérience directe du terrain. Il s'agit d'une traduction de l'un par rapport à l'autre et inversement.

Les contours que le discours scientifique trace ne sont pas ceux de la réalité ; en effet, le corpus théorique et méthodologique fonctionne comme un référent pour le discours scientifique, participant de sa légitimité. Les références faites au terrain (extraits d'entretiens, carnet de terrain...) jouent le rôle de preuve pour attester aussi de la validité de ce discours scientifique. Toutefois, ces extraits constituent une reconstruction de la réalité, dans la mesure où ils sont choisis pour servir une démonstration. De la même manière que le chercheur détermine ce qui sera ou ne sera pas son terrain, il choisit de mettre en évidence tel ou tel élément de ce terrain pour rendre cohérente, compréhensive sa démonstration.

Cette reconstruction peut apparaître comme un dialogue entre un je chercheur et ses interlocuteurs. Mais, ce statut de dialogue est d'autant plus ambigu que le je personne-chercheur disparaît une fois qu'il a fait la preuve de sa légitimité, en affirmant qu'il était là, qu'il a observé, écouté, noté... Il laisse place à un je autre pour paraphraser Philippe Lejeune, un je impersonnel, qui ne s'assume pas, ni comme auteur, ni comme individualité. L'expérience de terrain est alors mise en scène par la réécriture dans laquelle la rhétorique scientifique (au sens de forme de discours acceptée par une communauté) est fondamentale.

En conclusion, je terminerais sur deux réflexions. D'une part, la mise en question du discours scientifique peut constituer une impasse, dans la mesure où elle peut conduire à préférer le silence à un discours forcément imparfait. Aussi, s'il faut être conscient du statut du discours scientifique, avoir une attitude réflexive sur les productions, ceci ne doit pas empêcher de participer à ces mêmes productions. Paul Rabinow traduit cette position en parlant de cosmopolitisme critique, dont « l'éthique est ici le principe directeur. C'est une position contestataire, une position se défiant des pouvoirs souverains et des vérités universelles, de l'hyper relativisme, de l'authenticité locale et des moralismes de grande et petite tradition. La compréhension est son second principe, mais c'est une compréhension qui n'ignore pas ses propres tendances impérialistes. Elle est attentive à et respectueuse de la différence. Le Sophiste en est la figure idéal-typique : certes Grec, mais exclu de la citoyenneté dans de nombreuses cités ; membre résident d'une communauté de membres non résidents ; de surcroît s'excluant d'un état universel soumis à Dieu, à l'Empire ou aux lois de la Raison ; adepte de la Rhétorique et par conséquent parfaitement conscient des excès de celle-ci ; embarqué dans le siècle, mais n'appareillant pas sans une ironique réserve » (Rabinow, 1985).

Il semble nécessaire, d'autre part, de réfléchir à la rhétorique du discours sur les mobilités et le voyage : la linéarité du récit ne permet pas de rendre compte de l'instantanéité, des situations complexes de coprésence et de dialogue que produisent les mobilités. Ne faudrait-il pas inventer un emboîtement des formes du récit à même de rendre compte du voyage ?

Bibliographie :

Austin J. L., 1991 (1970) - *Quand dire, c'est faire*. Editions du Seuil, Paris, 203.

Clifford James, 1985 - De l'ethnographie comme fiction. Conrad et Malinowski. *Etudes rurales* (97-98), 47-67.

Clifford James, 1986 - Introduction : Partial Truths. In Clifford James, Marcus George E., *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. University of California Press, Berkeley, 1-26.

Laplantine François, 1994 - *Transatlantique. Entre Europe et Amériques Latines*. Payot, Paris, 295.

Lejeune Philippe, 1980 - *Je est un autre. L'autobiographie, de la littérature au médias*. Seuil, Paris, 333.

Lenclud Gérard, 1996 - La mesure de l'excès. Remarques sur l'idée même de surinterprétation. *Enquête* (3), 11-30.

Lévy Jacques, 1999 - *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*. Belin, Paris, 399.

Lévy Jacques, Lussault Michel (eds.), 2000 - *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Belin, Paris, 351.

Ma Mung Emmanuel, 1999 - *Autonomie, migrations et altérité. Essai sur l'espace géographique : espace, autonomie, altérité (3^{ième} partie)*. Thèse H.D.R., Géographie, Université de Poitiers, Poitiers, 448.

Marie Michel, 1996 - "Les terres et les mots", une trajectoire dans les sciences humaines. In Ostrowetsky Sylvia, *Sociologues en ville*. L'Harmattan, Paris, 31-43.

Rabinow Paul, 1985 - Fantasia dans la bibliothèque. Les représentations sont des faits sociaux : modernité et post-modernité en anthropologie. *Etudes rurales* (97-98), 91-114.